

PETITES PAGES D'HISTOIRE

MARIAGE DE LA REINE VICTORIA

Le 16 janvier 1840, celle que le peuple anglais appelait "la rose britannique," "la jolie petite vierge reine," arriva au Parlement et prononça ces paroles :

"Mylords et messieurs, depuis votre dernière réunion, j'ai annoncé l'intention de m'unir en mariage avec le prince de Saxe-Cobourg-Gotha ; j'implore humblement les divines bénédictions pour le bonheur de mon union ; puissent-elles la rendre favorable aux intérêts de mon peuple et propice à mon bonheur personnel. Ce sera pour moi une source de bien vive satisfaction d'apprendre que la résolution que j'ai adoptée est approuvée par mon Parlement."

Victoria de Brunswick-Lunebourg-Hanovre avait alors vingt-un ans ; elle était de taille moyenne, blanche et rose, avec de beaux yeux, une petite bouche aujourd'hui un peu pincée et dédaigneuse, mais alors mignonne et d'un rouge cerise qui rehaussait la blancheur de ses trente-deux perles. Elle était la fille du duc de Cumberland, roi de Hanovre, les ducs de Sussex et de Cambridge. Ils descendaient tous de Georges-Louis de Brunswick-Lunebourg, neuvième électeur de Hanovre, élu roi d'Angleterre, le 12 août 1714, du chef de son aïeule Elisabeth d'Angleterre, déclarée la première à la succession de la couronne dans la séance du Parlement du 23 mai 1701. Les Brunswick descendaient d'Azon d'Este, marié à Cunégonde Guelfe. La branche italienne avait produit les ducs de Ferrare, de Modène et de Reggio.

Albert de Saxe-Cobourg-Gotha appartenait à la branche Ernestine, de la maison de Wettin.

On a raconté, au sujet de ces royales épousailles, une légende que nous considérons comme apocryphe : nous lui avons cherché en vain une source sérieuse. Victoria, dans un bal, aurait donné son bouquet à Albert, et celui-ci, d'un coup de poignard, aurait déchiré sa tunique pour enfouir dans son cœur les roses bien aimées. Les fiançailles furent plus simples. Victoria, qui savait qu'Albert lui rendait ses secrètes affections, le fit venir, et, avec une candeur touchante, elle lui offrit son cœur, sa main, sa couronne. Le prince s'agenouilla devant celle qu'il aimait. Les deux amoureux parlèrent peu. Leur vie fut éloquente. L'Angleterre et l'Europe savent si Victoria de Hanovre et Albert de Saxe ont été fidèles à leurs serments, à leurs amours. Le soir même de l'entrevue, Victoria, comme tous les cœurs qui donnent tout et s'imaginent que ce n'est pas encore assez, écrivait à son oncle le roi des Belges :

"Je ferai tout pour dédommager Albert du sacrifice qu'il me fait."

Lorsque le peuple anglais apprit cette grande nouvelle, il perdit littéralement la tête. Il avait été enthousiaste au couronnement ; il fut idolâtre au mariage. C'est que la petite reine, en épousant Albert de Saxe-Cobourg était, à son insu, une grande politique. Elle ne s'en doutait guère. Recherchée par tous les princes de l'Europe, par ceux qui occupaient les degrés les plus rapprochés du trône, elle avait choisi, selon son âme, le cadet d'une maison illustre, mais dont l'alliance n'était d'aucun poids dans la balance des intérêts européens. Le prince des Pays-Bas et le duc de Nemours n'étaient pas des candidats agréables au peuple anglais. L'Angleterre n'a de faiblesse que pour Anvers, et quant à la France, John Bull épouse ses soldats, ses vaisseaux et son or, pour sauver la route des Indes ; le mariage ne va pas plus loin. Avec Albert de Saxe-Cobourg, les Anglais étaient assurés de gouverner, pendant que Victoria régnerait.

On fit dans toutes les classes de la société des préparatifs d'une fête sans rivale. On aurait dit que le peuple anglais tout entier allait se marier. C'est que, depuis la mort de Charles Ier, il avait fait de sages réflexions.

Comme des ennemis qui se réconcilient sur la tombe d'un aïeul, les Anglais

avaient voué à la royauté le culte d'une réparation éternelle. Et pour qu'elle pût échapper à tout jamais à des mains "profanatrices," ils l'avaient placée dans des régions inaccessibles, sur un sommet qui domine les passions humaines et les orages de la liberté. De même que les astres immobiles au milieu de leurs mobiles planètes, la royauté anglaise est condamnée à l'éclat et à l'indifférence.

Jamais reine d'Angleterre ne comprit mieux son rôle et ses devoirs : jamais prince associé à la royauté britannique ne comprit plus sagement et plus loyalement sa mission. "Le prince Albert, dit M. Guizot, fut son premier sujet, son premier conseiller, son intime et seul secrétaire, associé sans bruit à toutes ses délibérations, habile à la seconder dans ses rapports avec ses ministres, sans jamais gêner, ni offusquer le ministère."

D'ailleurs, au milieu des acclamations et des cris de joie, la voix tyrannique et défiante de la patrie anglaise s'était fait entendre :—"Augmentant les trésors de ta miséricorde, envoie la lumière à tous les royaumes dans les ténèbres,—disait le poète Montgomery,—jusqu'à ce que personne ne reconnaisse plus d'autre dieu que le tien, que nul ne fléchisse le genou devant l'autel d'un idole. Règne Victoria, règne sur des êtres libres, jusqu'à ce que toutes les langues prient pour toi."

Victoria grava dans son cœur et dans sa mémoire ces conseils déguisés en hymnes et en dithyrambes. A vingt ans, elle avait le patriotisme et la gravité qui conviennent pour commander à un peuple, qui, né au milieu des vents et des tempêtes, ne déteste pas de les voir se déchainer sur les peuples voisins, et aime à voir flotter l'étendard britannique à des courants contraires.

* *

A onze heures et demie, un salut royal de l'artillerie annonça que la reine quittait le palais de Buckingham pour se rendre à Saint-James.

Le cortège était ouvert par un escadron des gardes de la reine ; les ambassadeurs, plusieurs dans des carrosses à six chevaux, occupaient la tête du cortège. Venaient ensuite le batelier en chef de la reine et quarante-huit bateliers à pied, suivis de douze voitures royales, chacune de six chevaux ; puis les chasseurs royaux, les piqueurs et les gardes forestiers ; six chevaux de selle tenus en main par des piqueurs ; les Marshalmen et les Yeomen de la garde, quatre à quatre avec leurs costumes bizarres et les anciennes hallebardes ; enfin la voiture royale attelée de huit chevaux blancs. Le duc de Buccleugh, capitaine-général des archers de la reine, fermait la marche. Les archers ont le privilège d'être les plus rapprochés du roi. A Flodden-Field, on retrouva le corps de Jacques IV audessous de deux cents archers tués autour de lui.

Le cortège du fiancé, de son côté, avait précédé celui de la fiancée, "l'incomparable jeune souveraine reine." Ne pouvant donner tous les noms de la pairie anglaise qui entouraient la reine, nous citerons les grands officiers de la couronne : lord Willoughby, grand chambellan, le duc de Leinster, premier duc et grand connétable d'Irlande, le comte d'Eroll, grand connétable d'Ecosse, le duc de Wellington, grand connétable d'Angleterre, le duc de Norfolk, premier duc d'Angleterre et de la Grande-Bretagne, comte-maréchal d'Angleterre, le duc de Hamilton, lord surintendant, le marquis de Winchester, premier marquis d'Angleterre, le comte de Schwesbury, premier comte, le vicomte d'Hereford, premier vicomte, et le baron Le Dispenser, premier baron.

* *

Dès que la reine eut paru sur le seuil de la chapelle, les choristes entonnèrent : "J'étais content lorsqu'ils me dirent nous entrerons dans la maison du Seigneur." L'orchestre joua la *Marche d'Esther* de Hændel. La reine était en blanc ; sa robe n'était plus semée de brillants comme à Westminster, elle portait un simple collier de diamants, la Jarretière et une branche de fleurs d'orangers dans les cheveux ; elle

laissait traîner sur les épaules le voile de dentelles auquel deux cents ouvriers de Beer avaient travaillé pendant cinq mois sous la direction de l'aimable Miss Bilney. Douze jeunes filles de la plus haute noblesse portaient une traîne d'une longueur fabuleuse ; c'était les ladies Paget, Cowper, Williers, West, Grimston, Gordon, Lennox, Howard, Hay, Stanhope, Bouveries. Elles étaient en blanc avec des dentelles d'argent et des roses rouges dans les cheveux. On pouvait leur appliquer ces vers de Dryden :

Mais leur vêtement d'un genre à la fois Simple et riche, vit encore dans ma mémoire ; La robe était vêtue de satin blanc comme la Les coutures garnies d'étrincelants rubis. [neige,

Le prince époux était en uniforme de feld-maréchal anglais avec le collier de Saint-Georges, et au genou une jarretière en brillants, joyau magnifique que la reine lui avait donné la veille.

L'archevêque s'étant avancé, la reine et le prince Albert approchèrent et le service commença. Le prélat dit alors à l'époux : "Albert, veux-tu prendre cette femme pour ton épouse, afin de vivre avec elle suivant la volonté de Dieu dans le saint état du mariage ? Veux-tu l'aimer, la soutenir, l'honorer et la conserver en santé ou en maladie, et, abandonnant toute autre personne, te réserver exclusivement pour elle, tant que vous vivrez tous deux ?" Le prince Albert répondit d'une voix ferme :

"Je le veux !" — Le prélat a repris : "Victoria, veux-tu prendre Albert pour époux, afin de vivre avec lui, suivant la volonté de Dieu, dans le saint état du mariage ? Veux-tu lui obéir, le servir, l'aimer et l'honorer, et le conserver en santé et en maladie, et, abandonnant toute autre personne, te réserver exclusivement pour lui, tant que vous vivrez tous les deux ?" La reine regarda avec tendresse le prince et répondit d'une forte, qui retentit dans toute la chapelle : "Je le veux !" L'archevêque éleva la voix : "Qui me donne, dit-il, cette femme à marier avec cet homme ?" S. A. S. le duc de Su-sax s'avança, prit la main de Victoria et la plaça dans celle d'Albert.

Le service commença ; le prince répéta avec l'archevêque la formule suivante : "Moi, Albert, je te prends, Victoria, pour femme, afin de te garder, à partir de ce jour, bien ou mal, riche ou pauvre, malade ou en santé, t'aimer et te chérir jusqu'à ce que la mort nous sépare, suivant la volonté de Dieu, et j'y enrage ma foi." La reine a répété cette formule. Le prince passa ensuite l'anneau au doigt de la reine, en lui disant : "Prends cet anneau, gage de ma foi, de mon honneur et de tout ce que je puis te donner et que je te donne, au nom du Père du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il." L'archevêque termina le service par ces paroles solennelles : "Dieu éternel, créateur et sauveur du monde, source de toutes les grâces spirituelles, auteur de la vie éternelle, comble de tes bénédictions tes serviteurs ici présents. Victoria et Albert que nous bénissons en ton nom, puissent ils, comme Isaac et Rebecca, accomplir et garder le pacte conclu entre eux, et dont cet anneau donné et reçu est le gage et le garant ; puissent-ils vivre en amour et en paix, et toujours obéir à la loi. Par Notre-Seigneur Jésus Christ, ainsi soit-il. Ceux que Dieu a unis ne pourront être séparés par l'homme."

L'archevêque continua :

"Attendu qu'Albert et Victoria ont consenti à s'unir par les nœuds sacrés du mariage, et ont pris Dieu et cette assemblée à témoin de leurs intentions, et qu'ils se sont mutuellement engagé leur foi, et qu'ils ont déclaré en donnant et recevant un anneau et joignant leurs mains, je les déclare mari et femme, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit."

En ce moment, le canon du parc, celui de la Tour, se fit entendre. Le hurrah formidable de cent mille personnes entassées devant Saint-James domina l'artillerie. Le chœur entonna le *Miseratur Deus*.

Pendant toute la célébration du mariage, la reine regarda fréquemment le prince Albert. Dans la salle du Trône, Sa Majesté et le prince Albert signèrent l'acte du mariage. Les époux royaux retour-

nèrent à Buckingham au milieu de frénétiques acclamations. Un déjeuner somptueux les attendait : la famille royale, les demoiselles d'honneur, l'archevêque de Cantorbéry, les duchesses de Northumberland et de Sutherland, lord Melbourne et lord John Russel y assistaient. On partit ensuite pour Windsor. Sa Majesté était en robe blanche, avec un chapeau à plumes. Le couple royal mit du temps à parcourir ce petit trajet. A Kensington, où Victoria avait passé son enfance, où on l'avait aperçu si souvent sur le petit âne, cadeau du duc d'York, on voulut déceler la voiture. Plus tard, après la mort d'Albert, elle dira à un pasteur anglican : "Vous êtes bien heureux de monter sur âne." Le pasteur se mit à rougir jusqu'aux oreilles.

On arriva à Windsor au son des cloches, au bruit des salves d'artillerie ; la ville était illuminée. Sur la grande tour de Windsor flottait l'étendard britannique : la haute tourelle, couronnée de lumière, se dressait sur ce palais antique et moderne à la fois, œuvre de plusieurs siècles, comme la politique anglaise, qui répare et améliore, mais ne renverse pas. Elle marche vers l'avenir un fanal à la main. Elle a appris de ses pilotes que, pour entrer au port, il faut manœuvrer doucement. En contemplant Windsor, nous avons souvent pensé que la France est la poésie de la grandeur, mais que l'Angleterre en est la réalité.

Pendant que Victoria et Albert commençaient à Windsor, une lune de miel que la mort seule put interrompre ; au palais de Saint-James, la duchesse de Kent, secondée par le comte d'Eroll, présidait au banquet de 120 couverts. Le fameux gâteau royal *Bridecake*, pesant 300 livres, était orné de quatre petits drapeaux blancs aux armes royales. Tous les ministres donnèrent des fêtes. A Stafford-House, le duc de Sutherland se signala par sa magnificence. Mais ce qui étonna, c'est qu'à Charing-Cross, le palais du duc de Northumberland, dont la femme avait été la gouvernante de Victoria, brilla par l'absence de toute lumière.

* *

Le règne de Victoria a été long et glorieux. Il y a quarante ans qu'elle règne au milieu des respects de la Grande-Bretagne et du monde entier. Ce ne sera ni la mémoire de Sébastopol, ni celle du traité de Berlin qui dominera son règne ; ce sera la mémoire de la jeune femme qui aimait d'amour Albert de Saxe-Cobourg et qui fut aimée par lui. Le livre de la vie des rois, des reines et des hommes illustres est toujours entr'ouvert à la page d'amour. Héloïse, la femme la plus savante de notre histoire ; Pétrarque, le plus grand politique de deux siècles, n'apparaissent à la postérité que dans les apothéoses de l'amour. Après avoir tout fait pendant sa vie pour honorer et rendre heureux son mari, Victoria, après sa mort, n'a eu qu'une pensée, celle de glorifier ses vertus et son souvenir. Les splendeurs de la royauté, les soucis de la toute-puissance, les joies et les fiertés maternelles n'ont pu lui faire oublier celui qui n'est plus. Elle ne comprendrait même pas le ciel sans lui. Le jour divin serait la nuit, le ciel ce serait l'exil. Comme la Sémida de notre poète, elle attendrait là où on n'attend plus, elle s'attristerait d'espérance. Au sein des hymnes angéliques, Victoria demanderait à tous les cieux où est le fiancé de son âme, où est Albert, sa douce vision de la terre. Les hymnes du paradis n'auraient aucun charme pour elle. Son oreille attentive entendrait les échos de sa voix.

"Si les liens que Dieu a noués, dit la reine d'Angleterre, devaient être rompus à jamais par la mort ; si mon amour fidèle et l'espérance que je conserve d'une douce réunion devaient s'éteindre avec mon corps, oh ! alors, tout ce qui me paraît si glorieux dans le monde de Dieu se désunirait pour s'abîmer dans le néant ! Mon âme serait dépouillée de ses trésors les plus précieux, de ses joies les plus douces ; toute l'éternité me semblerait un lieu d'exil où mon âme abandonnée errerait, cherchant en vain ce qu'elle aurait perdu. Oh !